

LITTÉRATURE

En Argentine, dans les années 1950, tout le monde s'arrache un garçon surdoué. Problème : le football l'ennuie. Un roman drôle et mélancolique d'Eduardo Berti, mêlant destin individuel et réflexion sociale.



Le 29 juin 1986, en finale du Mondial, l'Argentine prend l'avantage sur l'Allemagne, grâce à un but de Jorge Burruchaga. Il reste

Ce dieu du foot qui n'aimait pas jouer

Eliseo Alegre ou le footballeur malgré lui, d'Eduardo Berti, la Contre Allée, 162 pages, 20 euros

Si vous n'en avez pas assez du foot, transportez-vous à Mexico, où se joue la Coupe du monde de 1986. Pas pour déplorer le tir au but raté de Platini, mais pour suivre la finale. Le narrateur du roman d'Eduardo Berti, rivé à l'écran de télévision, retient son souffle devant une rencontre qui s'achemine vers les prolongations. Menée 2-0 par l'Argentine, l'Allemagne est remontée au score et vient d'égaliser. Trois minutes plus tard, Burruchaga marque. Il reste six minutes de temps réglementaire, et le téléphone sonne. « *Eliseo est mort* », annonce la voix d'Horacio, un ami. Qui est cet Eliseo, qui se permet, même mort, d'interrompre une finale

de Coupe du monde en fin de seconde mi-temps ? Qui est cet homme dont la disparition enlève tout intérêt à ces six minutes d'un suspense censé être insoutenable ?

Nous ne le saurons pas tout de suite. Le roman prend la forme d'une enquête, d'un script de biopic dont le narrateur est l'artisan. Témoignent celles et ceux qui ont connu Eliseo. À 6 ans, il fait son apparition à Los Pozos, une petite ville de la province argentine. La mère d'Eliseo s'y installe, seule, avec ses deux enfants, venant d'une grande ville éloignée. La vie n'est pas facile pour une mère célibataire dans ces années 1950, et Eliseo est le souffre-douleur de ses camarades de classe. Sa réaction est d'être « *sérieux, distant, impeccable... Mystérieux même* ». Mais surtout pas premier de la classe.

Enfant à part, Eliseo ne participe pas aux jeux des garçons de l'école. Un jour, pourtant, le professeur d'éducation physique l'intègre d'autorité à une équipe.

Lui qui n'avait jamais touché une balle joue « *comme un dieu* ». « *Certaines parties de son corps, ses pieds, ses jambes, sa ceinture savaient jouer.* » Lui, il « *ne savait pas qu'il savait* ».

Eliseo Alegre est tout simplement le meilleur footballeur de tous les temps. Comme dans la mythologie, sa naissance – footballistique s'entend – est accompagnée de signes célestes. Ainsi, lors de son premier match, en 1955, une nuée d'oiseaux apparaît, tournoyant dans le ciel, puis se pose

au bord du terrain pour admirer l'enfant prodige. La carrière de champion d'Eliseo est sur les rails. Le seul problème est qu'il n'aime pas le foot. Le ballon l'ennuie, ce que font les autres joueurs l'indiffère. S'il joue, c'est parce que ça fait de sa mère une femme respectée. Et, dans la cour, il n'est plus tabassé par ses condisciples. Ses adversaires s'en chargent, il s'en moque.

Docile, Eliseo se laisse façonner par un milieu dont les enjeux lui échappent.

« *Certaines parties de son corps, ses pieds, ses jambes, sa ceinture savaient jouer.* » Lui « *ne savait pas qu'il savait* ».



six minutes à jouer... BOB THOMAS/GETTY IMAGES

Argent, renommée, les entraîneurs et présidents de club s'en occupent. Seule l'amélioration de la situation matérielle de sa mère l'amène à parler chiffres. Bien entendu, il pourrait dire stop, mal jouer exprès. Mais, dès qu'il a la balle, il faut qu'il excelle, il est comme ça. Sa carrière commence à décoller. Son départ pour Buenos Aires est un traumatisme à Los Pozos, et il faut un référendum pour que la population l'accepte.

Évidemment, ça ne peut pas durer. On attend la catastrophe, le grain de sable qui enraye le mécanisme. Fatalement, ça arrive. Mais pas comme on l'imagine. Membre de l'Oulipo (1), Eduardo Berti, comme dans ses romans précédents (2), excelle dans l'art de la composition. Son roman éclaté – écrit en espagnol et traduit par ses soins – est fait de témoignages fragmentaires, multipliant les angles, ménageant les surprises. La présentation sous forme d'un documentaire scénarisé, assorti de commentaires d'un réalisateur restant dans l'ombre, tient le sujet à distance tout en renforçant la crédibilité de la fiction.

Cela n'enlève rien à l'émotion suscitée par ce destin d'enfant miraculeux que ses dons accablent. On imagine Mozart détestant la musique – et pourquoi pas ? Sur cette situation périlleuse, Eduardo Berti construit une réelle tension dramatique autour de ce garçon dont on perçoit très tôt la fragilité angélique. Il articule à cette histoire mélancolique une profonde réflexion sur l'Argentine et sur les enjeux de cette religion nationale, qui nourrit ses pages d'une allègre férocité. Quelques jours après une autre finale « albiceleste », cela ne peut que nous inciter à lire et à méditer. ■

ALAIN NICOLAS

(1) Mouvement littéraire explorant l'aspect créatif de l'écriture sous contrainte, et dont les représentants les plus connus sont Georges Perec, Raymond Queneau et Jacques Roubaud.

(2) Par exemple, *Un père étranger*, la Contre Allée, 2021.

La science des songes selon Julien Perez

LITTÉRATURE Un écrivain accepte d'écrire la biographie de la jeune créatrice d'une application qui permet de partager les rêves. Entre thriller et science-fiction, *NyxX* est un roman captivant, où l'auteur joue à perdre le lecteur.

***NyxX*, de Julien Perez, P.O.L., 464 pages, 23 euros**

En d'autres temps, Karol Malik aurait été prête-plume pour une rock star ou un homme politique. Dans le futur proche (2042) que décrit Julien Perez, la jeune femme qui est au centre de toutes les attentions est l'inventrice de *NyxX*, une application permettant de visualiser ses rêves et de les partager avec d'autres utilisateurs, à la manière d'un réseau social. Écrivain mineur, ancien journaliste, Karol gagne sa vie en travaillant comme tâcheron pour Céphaloprod, une société de production. Flatté d'avoir été choisi, le quinquagénaire accepte de venir passer quelques jours chez Pauline Grandgeorge qui, à rebours de son statut social, de sa notoriété et de ses 25 ans, vit dans une grande maison perdue au milieu de la campagne nivernaise. Son seul compagnon est Stéphane, homme à tout faire et cuisinier hors pair, affairé à combattre les insectes qui dévorent la charpente. Alors que les températures s'envolent et que le monde est suspendu à une énième

crise des otages entre l'Iran et les États-Unis, Karol tente de mener des entretiens avec Pauline, qui serviront de matière au livre. Rapidement, il a pourtant le sentiment que la jeune icône, qui excelle au jeu du chat et de la souris, le mène en bateau.

CETTE PART LA PLUS INTIME DE NOTRE ÊTRE

Roman de science-fiction débarrassé d'une partie de ses oripeaux technologiques, *NyxX* est un curieux mélange entre la comédie de mœurs, la dystopie et le thriller. C'est surtout, pour l'auteur – par ailleurs musicien sous le nom de PEREZ – un formidable terrain de jeu pour expérimenter les pouvoirs de la littérature et de la fiction, multiplier les fausses pistes. Très rapidement, sans trop dévoiler une intrigue aux nombreux retournements, on a le sentiment que quelque chose cloche dans la trop belle success story de Pauline Grandgeorge, que l'incertitude mine le récit de l'intérieur comme les vrillettes qui rongent les poutres.

À partir d'un décor unique – la maison, un pré où paissent des vaches aux prénoms de femmes, le café du village où Karol a ses habitudes – Julien Perez installe

une étrangeté qui tient à peu de choses. Seule la voix au téléphone de Valérie, la compagne de l'écrivain, le rattache à une réalité de plus en plus lointaine. Qui est vraiment Pauline ? Est-elle, comme elle le prétend, la fille d'anciens amis de Karol dont il n'a pas le moindre souvenir ? Au-delà de ses qualités narratives qui en font un page-turner, *NyxX* perturbe par sa capacité à analyser la mécanique des rêves, les images fabriquées la nuit par le cerveau humain à partir d'un matériau quotidien passé à la moulinette d'un inconscient qui agit comme un supercarburant. On imagine aussi quel pouvoir pourrait exercer sur autrui celui ou celle qui serait capable d'accéder à cette part la plus intime de notre être.

Avec beaucoup d'humour et un art du portrait ciselé, Julien Perez imagine les travers d'un monde – dangereusement proche du nôtre – où les deux tiers de l'humanité s'évadent dans les rêves et développeraient des « pathologies confuso-oniriques ». Mais n'est-il pas déjà trop tard ? C'est ce que suggère la chute dérangeante de ce roman aussi malin que divertissant. ■

SOPHIE JOUBERT



Une maison, un pré où paissent des vaches aux prénoms de femmes, et un jeu du chat et de la souris.